

Journée internationale de la fille : entrevue avec Rose et Léa

La **Journée internationale de la fille** est célébrée chaque année le 11 octobre, depuis 2012. Dans le monde, les filles font face à des difficultés et des obstacles précis, et les [droits de la personne qui les concernent](#), en particulier les [droits de l'enfant](#) et les [droits des femmes](#) ne sont pas toujours respectés. L'Organisation des Nations Unies a mis en place cette Journée afin de mieux faire reconnaître les droits des filles et la situation de celles-ci dans le monde. Chaque année, à cette date, le [Fonds des Nations Unies pour l'enfance](#) (UNICEF) lance une nouvelle campagne « pour donner à des filles la possibilité de faire entendre leur voix et de se mobiliser pour leurs droits » (Source : Wikipédia).

Pour souligner la Journée internationale de la fille, il m'est venu l'idée de m'entretenir avec deux jeunes femmes, Léa et Rose, âgées de 19 ans. Le texte qui suit prend la forme d'un échange ponctué de questions autour de la sexualité, de la pornographie, de l'éducation ou des parents, et pose un regard libre et sans jugement sur les pensées féministes de filles d'aujourd'hui.

À peine sorties de l'adolescence, prises d'un certain vertige à la simple d'idée d'avoir bientôt vingt ans, Léa et Rose construisent leur idée de l'égalité différemment de leurs mères et de leurs grands-mères. Elles ont été plongées durant les dernières années dans les réseaux sociaux, d'autant que des confinements inévitables pendant leurs études collégiales les ont forcées à entretenir autrement leurs liens d'amitié et à se renseigner de manière virtuelle sur des enjeux de toutes sortes. C'est peut-être cela qui teinte aujourd'hui leur compréhension de l'égalité des sexes et des luttes féministes. Elle se caractérise par des choix qui s'accumulent et des images qui abondent.

Léa et Rose habitent Québec et amorcent à leur rythme leurs études universitaires. L'une a choisi l'histoire de l'art, l'autre hésite entre la sociologie et la philosophie. Pour plusieurs étudiants, la pandémie a imposé des arrêts et entraîné des réflexions de carrière. Prendre son temps à 20 ans pour choisir sa voie est un privilège. C'est une chance que les jeunes d'avant n'ont peut-être pas eue, une liberté étourdissante, mais qui se chérit.

Sentez-vous que la consommation de contenus pornographiques des jeunes hommes de votre génération nuit à leur compréhension de la sexualité des jeunes femmes et complique les rapports de séduction et les relations de couple?

Rose : Je ne crois pas qu'il y ait davantage d'hypersexualisation et de pornographie à notre époque. Ce ne sont pas les réseaux sociaux qui ont inventé ça. Les hommes ont toujours accordé une place énorme à la sexualité, de tout temps. Nous, on n'a pas beaucoup de pouvoir sur notre sexualité ni sur les hommes.

Léa : Oui. Et on dirait que les filles ont appris à « capitaliser » leur corps. Ça peut sembler paradoxal, mais on trouve ça légitime, dans ce contexte où ce sont toujours les hommes qui mènent, de permettre à de jeunes femmes d'utiliser des moyens comme Only Fans pour leur permettre d'avoir une certaine prise de pouvoir sur des hommes. Il y a des femmes qui se disent qu'elles ont le « pouvoir de ruiner financièrement » un homme sur Internet simplement en lui montrant des photos d'elles en maillot. Et je ne le vois pas vraiment comme de la prostitution. La prostitution et la pornographie sont des industries d'exploitation. OnlyFans me semble différent, car les femmes dirigent leurs propres contenus. Et puis ce sont des femmes adultes. Pourquoi ce ne serait pas légitime de le faire de cette manière-là?

Le sexisme change. Donc notre féminisme aussi, je pense. Si des femmes peuvent contrôler leur compte Only fans pour faire « descendre » un peu les hommes de leur piédestal, renverser le rapport de pouvoir, pourquoi pas?

Mais les réseaux sociaux ne mettent-ils pas trop souvent en avant une image hypersexualisée et parfaite de la femme? C'est un piège pour nous, non?

Léa : Il y en a, oui, mais publier une photo de soi sur les réseaux sociaux, ce n'est pas « mal ». Les parents s'en inquiètent, car ils y voient des dangers d'hypersexualisation. Ce n'est pas toujours le cas. Moi, par exemple, j'ai toujours eu du mal à accepter mon corps. Je me suis toujours trouvée trop grande. Je me voyais quasiment comme un monstre. Un jour, j'ai mis des vêtements qui mettaient mon corps en valeur et j'ai eu l'idée de publier une photo de moi. C'est une publication qui disait : « Je m'assume. Désormais j'assume mon corps. » Et j'ai eu plein de commentaires positifs. Mes parents étaient inquiets, mais pourquoi? Je n'ai pas trois millions d'abonnés. Les gens qui me suivent sont mes amis et comprennent que ce que j'ai fait, ce jour-là, c'était important pour moi et que ça pouvait encourager d'autres filles à s'assumer et à aimer leur corps tel qu'il est. Je ne veux pas « me » montrer. Je veux montrer la diversité. Et il faut s'assumer, car on peut recevoir des insultes, mais on peut recevoir des messages très positifs aussi.

Rose : Oui, et moi j'ai espoir. Oui, on est envahies d'images de filles au corps « dans les normes », et c'est difficile dans ce contexte de s'accepter et de prendre du pouvoir sur sa propre image. C'est difficile pour les gars aussi. Mais parallèlement, il y a de belles initiatives. Des compagnies qui montrent des **corps qui sont ne sont pas** minces; des corps avec des vergetures, avec des poils. C'est positif, ça, et c'est nouveau.

Ne croyez-vous pas que les nombreuses et récentes révélations de femmes au Québec, au sujet d'agressions et de comportements inappropriés de la part des hommes, pourraient être liées à une absence d'éducation sexuelle chez les hommes et à l'accès trop facile à une pornographie souvent violente où la femme est soumise à tous les désirs de l'homme?

Rose : Ça n'excuse pas tout chez les hommes de ne pas avoir eu accès à des cours de sexualité, plus jeunes. Avoir accès à la porno, c'est tellement facile, maintenant. On ne peut plus contrôler ça. S'il doit y avoir de l'éducation sexuelle à l'école, il faudra que ça aille plus loin qu'enseigner les infections transmissibles sexuellement C'est plus que ça, la sexualité.

Léa : Oui. Et on ne demande jamais aux femmes ce qu'elles veulent. On n'est pas mystérieuses. Suffit de demander ce qu'elles souhaitent et ce qu'elles aiment. Par exemple, ce n'est pas vrai que l'orgasme féminin, c'est un mystère. Peut-être que « la pornographie féministe » peut aider à connaître mieux les désirs des femmes. C'est peut-être positif, cette manière nouvelle qu'ont les actrices et les réalisatrices de parler de sexualité.

Et puis on a tendance à diaboliser les réseaux sociaux.

Rose : C'est vrai. Pourtant, s'agit de bien choisir. On peut tellement apprendre et s'enrichir avec certains influenceurs. Il faut bien les connaître, être prudentes pour ne pas se laisser embarquer dans des cercles extrémistes, mais il y a des témoignages et des échanges très enrichissants sur toutes sortes de sujets, dont la sexualité.

Léa : Oui, et de toute façon, ce ne sont pas les profs ou les parents qui peuvent vraiment nous « éduquer » ou éduquer les plus jeunes à propos de la consommation de contenus en ligne. Moi, je peux guider des plus jeunes. Pas des enseignants de trente ou quarante ans. C'est trop nouveau pour eux.

Vous développez des complicités avec les hommes? Avez-vous des amitiés enrichissantes avec eux ou vivez-vous votre relation avec eux dans une sorte d'opposition constante?

Léa : C'est compliqué. Face aux hommes surtout, de mon âge ou plus vieux, j'ai de la difficulté à faire valoir mes idées. Quand je sens qu'un homme ne me respecte pas comme je le voudrais, je ne sais pas trop comment réagir et comment m'imposer. On a du mal à avoir de la crédibilité auprès d'eux.

Rose : Oui, c'est vrai. Et puis à cause de la pandémie, notre cercle social s'est restreint. Alors même entre filles on ne peut pas vraiment se parler, se soutenir. On ne peut pas vraiment savoir entre nous comment on vit notre féminisme et nos rapports aux gars. C'est plus facile de communiquer sur les réseaux sociaux entre étrangers, parfois. On suit des influenceurs qui nous parlent d'enjeux sociaux. Ça peut être très enrichissant. On construit nos idées et nos réflexions grâce à des étrangers qui nous parlent de leurs combats. C'est moins gênant. C'est plus facile.

Léa : De toute façon, c'est compliqué de parler d'idées et de féminisme avec les hommes de notre âge ou plus vieux. Quand on leur parle de féminisme, on dirait qu'ils se sentent attaqués. On a l'impression de toujours être dans l'opposition, alors que ça pourrait être juste un dialogue. On se fait dire que les féministes d'aujourd'hui sont toujours outrées pour rien. C'est peut-être leur orgueil qui leur fait dire cela. Nos pères

non plus ne nous comprennent pas vraiment. Ils veulent nous protéger. Ils ne nous considèrent pas comme leur égale.

Rose : Nous n'avons pas vraiment d'hommes alliés dans notre entourage. Pas de notre âge, en tout cas. Eh oui, on a du mal à faire confiance aux gars. On doute toujours un peu. Se serviront-ils de nous un jour ou l'autre? Vais-je me faire suivre dans la rue? Me faire droguer à mon insu? On s'habitue. On s'habitue à se méfier des gars. On ne devrait pas, mais on s'habitue.

Les crises mondiales actuelles nous ont révélé les conditions horribles que vivent les femmes dans les pays en guerre. Pensons aux femmes violées par les troupes ennemies en Ukraine ou à celles tuées en Iran pour ne pas avoir porté adéquatement le voile. En tant que jeune femme au Québec, croyez-vous que vos combats féministes d'ici rejoignent ceux de femmes d'ailleurs dans le monde?

Léa : Moi, je n'ai pas l'impression d'avoir tant de pouvoir que cela sur ce que vivent les femmes dans le monde. Et même si je suis renseignée et que ça m'intéresse, je sens que nos combats sont tellement différents. Ici, il nous reste encore du chemin à parcourir, mais j'ai quand même l'impression que nous avons atteint une égalité des sexes. Dans certains pays, les femmes ne peuvent pas s'instruire, conduire, occuper un emploi... Leurs défis sont énormes. Ici, au Québec, j'ai l'impression que nos combats ne sont plus seulement féministes. J'ai l'impression qu'ils se situent ailleurs. Nous sommes davantage pour le respect des minorités. Toutes les minorités. Les questions sur l'identité de genre, et la réflexion sur « nos privilèges » devançant parfois les questions féministes. J'ai l'impression qu'il y a un féminisme blanc et un féminisme plus intersectionnel. Il faut développer notre sensibilité aux femmes autochtones et aux femmes racisées. C'est vers cela qu'on chemine. Ce qu'il nous reste à atteindre ici, c'est une égalité sociale. C'est plus vaste encore que l'égalité hommes-femmes.

Rose : Oui, au Québec, on est gâtés, en quelque sorte. Mais ce n'est pas parce que des femmes vivent des situations pires que nous ailleurs qu'il faut cesser de se battre ici quand même.

Cette entrevue a été menée par Geneviève Desmeules, membre du Comité prostitution, pornographie et violences sexuelles, de PDF Québec, à l'occasion de la Journée internationale de la fille.